— Vos malades peuvent-ils se passer de vous ce matin ?

— Parfaitement ! Korhoel est avec eux.

— Alors, prenez ceci, qui vous servira de laissez-passer, M. Denis écrivait, tout en parlant, quelques mots sur sa carte, et rendez-vous à l'hôpital du Gros-Gaillou.

— Vous visiterez avec soin deux blessés que j'y ai envoyés cette nuit.

— Non pas que je doute du savoir des médecins de l'hospice, mais ils pourraient peut-être négliger ces deux malheureux, auxquels je m'intéresse de la façon la plus vive.

— J'y vais à l'instant.

— Vous aurez l'obligeance de me faire savoir votre opinion sur le cas des deux sujets et sur le traitement mis en œuvre, afin que, s'il y a lieu, j'avise au moyen de vous en confier la guérison.

— Dans deux heures vous aurez ma réponse, monsieur.

— Merci.

— A propos, ajouta M. Yamloff en prenant son chapeau, comme j'ai supposé que quelqu'un viendrait de votre part, chez Natty, faire une perquisition, et dans le but d'aider la justice dans ses recherches, j'ai pris sur moi de rassembler tout ce qui, à mon sens, pouvait vous éclairer. Voici donc les papiers de Linden, que, par précaution, il avait réunis dans cette enveloppe, avec mention singulière :

— *Papiers à brûler si je venais à mourir subitement.*

— En effet, ceci est bizarre ! remarqua M. Denis.

— J'y ai joint les lettres reçues par Natty et Blanche depuis trois mois environ, pensant que peut-être votre habileté trouverait, dans leur insignifiance, ce que j'ai été impuissant à y découvrir.

M. Denis posa le paquet sur son bureau et reconduisit le jeune homme jusqu'à sa porte en disant :

— Nous tâcherons, docteur ! Merci encore, et à bientôt !

Jean Brunet se leva en apercevant le policier, et entra à son tour.

— Me voilà, monsieur, dit-il en se posant comme un soldat au port d'armes.

M. Denis ne s'y méprit pas.

— Ancien militaire, hein, mon brave ?

— 2^e saphis, 3^e escadron, 4^e compagnie, deux congés, une blessure et trois campagnes, patron !

— Total : un honnête garçon ! Asseyez-vous, cocher. Où avez-vous pris votre voyageur, cette nuit ?

Jean raconta, avec détails, de quelle façon le jeune homme blond l'avait questionné, et ses observations à lui pendant qu'il l'attendait, avenue de Breteuil.

— C'est bien cela ! pensait M. Denis, le jardin du duc s'étend jusqu'à l'avenue !

Puis il ajouta tout haut :

— Vous n'aviez pas remarqué que quelqu'un vous eût suivi ?

— Ça ! je ne peux pas vous dire, patron, à cause du brouillard ! M'est avis, pourtant, que mon voyageur a dû rencontrer les assassins dans la rue Eblé.

— Où ils l'attendaient, sans doute ?

— Possible !

— Et vous supposez qu'il venait de la gare.

— Oui, il avait un petit sac et une couverture.

— Ah ! j'ignorais ce détail ! Laissez-moi votre numéro, mon garçon, j'aurai sans doute besoin de vous plus tard.

Jean présenta son livret, dont M. Denis prit copie.

— Vous avez un bon cheval ? demanda l'inspecteur en le lui rendant.

— Aujourd'hui, j'ai *Sultan*, plus vite que *Laghout*, mais moins de fond.

— N'importe ! Comme je tiens à vous témoigner ma satisfaction de votre conduite, restez en bas à ma disposition.

— Incrusté, patron.

— Il est neuf heures vingt minutes, conclut M. Denis en tirant sa montre.

Au moment où Jean saluait et sortait, on apportait une dépêche à M. Denis.

Il l'ouvrit. Elle était du Mans et ainsi conçue :

Rue de Flore, n° 10, habite un jeune peintre, M. Paul Lundi. Parti pour Paris hier soir, par le train de 7 h. 55.

MESNARD.

— Paul Lundi ! fit le policier en réfléchissant, où donc ai-je entendu prononcer ce nom ?... Ah ! par M. Kerhoel ! C'était l'invité dont la place est restée vide à la table du restaurant. Mais, alors, qu'est-ce que m'a chanté Mlle Fanny ? et que pouvait avoir de commun ce jeune homme avec Mlle Hermine ? L'une sortant à deux heures et l'autre arrivant à minuit.

— Diable ! cela s'embrouille au lieu de s'éclaircir !

M. Denis prit le paquet apporté par le docteur Yamloff et l'ouvrit en grommelant :

— Il faudra pourtant que je trouve ! En attendant, voyons si notre médecin a eu la main heureuse.

Et il éparpilla les papiers sur son bureau.

C'était d'abord un passe-port au nom de *Nathaniel van Linden*, né à *Batavia* en 1845. Etudiant en médecine.

Ce passe-port était visé par le consul français, à destination de Paris, à la date du 6 juin 1873.

Puis ensuite un journal, imprimé moitié en hollandais, moitié en français, et dont une des colonnes, entourée d'un trait de crayon rouge, portait en tête : *PROCÈS VAN LINDEN*.

Enfin, une large enveloppe ouverte et ayant conservé son cachet de cire noire.

Dans cette enveloppe, il y avait un assez volumineux manuscrit, dont les pages étaient couvertes d'une écriture de femme, fine, élégante et serrée, avec ce titre sur la couverture :

A MON FILS.

Puis une lettre froissée et maculée de petites taches semblables à celles que des gouttes d'eau, ou des larmes, produisent, sur le papier, après un certain laps de temps.

Enfin un mouchoir de batiste chiffé d'un E et d'un V entrelacés, et garni d'une dentelle déchirée en plusieurs endroits ; l'étoffe elle-même présentait de nombreux accrocs se correspondant et ressemblant à des morsures.

La lettre était signée : *Ta pauvre mère, EMMY VAN LINDEN*.

— Secret de famille, et probablement testament, se dit M. Denis en commençant à lire.

Mais, au fur et à mesure que ses regards couraient sur l'écriture, le front du policier se creusait d'une ride verticale plus accentuée, et, lorsqu'il arriva au dernier mot, il ne put retenir son exclamation favorite :

— Diable !

— Mon enfant, mon Nathaniel bien-aimé, disait la lettre ; quand tu liras ceci, je ne serai plus depuis longtemps ! On t'aura dit, mais je veux que tu le saches de moi-même, que je suis morte dans les plus épouvantables douleurs qu'ait jamais eu à supporter le courage d'une femme, d'une mère ! morte pour toi, victime du plus monstrueux forfait !... morte en te léguant la seule chose que je puisse te donner ici-bas, ce mouchoir qui étouffera mes derniers cris d'agonie... ma bénédiction... mon cœur et ma vie !...

— Plus tard, ... quand tu seras homme, si la haine à laquelle je succombe ne t'atteint pas, lis la confession que je joins à ce suprême adieu.

— Juge, alors, et agis suivant que ta conscience te conseillera.

— Mais souviens-toi que la même main, implacable, homicide et menteuse, a déshonoré ta mère... jeté son bonheur aux quatre vents du ciel... assassiné—après l'avoir perdu—celui qu'elle adorait et dont tu portes le nom !

— Qu'un homme, enfin, t'a fait orphelin avec de si effroyables raffinements de vengeance, que les plus terribles tortures seraient un talion insuffisant...

— Et que cet homme s'appelle le comte de Colmar !

— Adieu, mon fils... adieu, l'enfant de mon cœur... adieu ! souviens-toi... que mon dernier baiser et ma dernière pensée auront été pour toi.

“ A. B. ”